Document generated on 04/25/2024 1:17 a.m.

24 images

24 iMAGES

Réinventer le film noir : Le cinéma des frères Coen & de Quentin Tarantino. Helen Faradji, Le Quartanier, Montréal, 2009, 256 pages

Pierre Barrette

Number 147, June–July 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62802ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Barrette, P. (2010). Review of [*Réinventer le film noir : Le cinéma des frères Coen & de Quentin Tarantino*. Helen Faradji, Le Quartanier, Montréal, 2009, 256 pages]. *24 images*, (147), 36–36.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

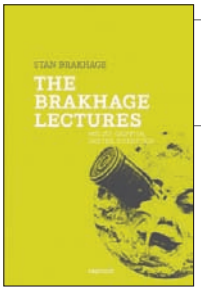
RÉINVENTER LE FILM NOIR : LE CINÉMA DES FRÈRES COEN & DE QUENTIN TARANTINO

Helen Faradji, Le Quartanier, Montréal, 2009, 256 pages

Pour quiconque s'intéresse au cinéma américain contemporain des 25 dernières années, et en particulier à cette frange si riche que constituent les films d'auteurs, le film noir représente plus qu'un genre parmi d'autres : réservoir apparemment inépuisable de motifs, de thèmes et d'ambiances, il est devenu le terrain de jeu occasionnel de nombreux cinéastes importants (on pense aux Lynch, De Palma, Altman et à combien d'autres!) et celui, quasi exclusif, des frères Coen et de Quentin Tarantino, lesquels n'ont de cesse d'y revenir comme à la source même de leur inspiration. Sous le titre *Réinventer le film noir, le cinéma des frères Coen et de Quentin Tarantino*, notre collègue en ces pages et critique de cinéma Helen Faradji consacre au sujet une monographie aussi érudite que passionnante, qui a l'immense mérite de traiter cette matière foisonnante et complexe dans un langage clair sans pour autant couper court à la finesse de l'analyse, qui est ici singulièrement pénétrante.

Partant de l'observation que le film noir est le genre du cinéma hollywoodien à avoir connu la plus spectaculaire pérennité, Faradji retrace les méandres de ses développements *post mortem* (on s'entend généralement pour dire que le dernier film noir de la phase classique est ***Kiss Me Deadly*** de Robert Aldrich, sorti en 1955) des années 1960 à aujourd'hui et tente une taxonomie des diverses « postures » adoptées par les cinéastes dans leur volonté d'insuffler au genre une nouvelle vie. Elle en arrive de la sorte à « cinq grandes tendances, offrant chacune une nouvelle expérience du genre et incarnant chacune une forme cinématographiquement signifiante de l'évolution du film noir », qu'il s'agira ensuite de distinguer formellement les unes des autres en en montrant – et la démonstration est fort convaincante – les particularités. Le cinéma des frères Coen et de Quentin Tarantino est décrit pour sa part comme *post-maniériste*, attitude caractérisée notamment par l'hybridation, la distanciation ludique et ce que l'auteur appelle judicieusement la « petite narrativité ».

S'appuyant sur un corpus de plusieurs dizaines de films – une filmographie à la fin de l'ouvrage aurait en ce sens été utile – et interrogeant la majorité des études consacrées au sujet, on peut dire sans peur de se tromper que *Réinventer le film noir* constitue une somme, possiblement le livre plus complet à ce jour sur la question du *néo-noir*, comme on désigne souvent ces films. Un seul bémol : il y a peut-être un peu d'opportunisme éditorial à placer les noms de Tarantino et des frères Coen dans le titre d'une étude qui ne traite de leurs œuvres que dans son troisième et ultime chapitre. Tout le travail effectué par l'auteur pour faire de sa thèse – car c'en était une – est exemplaire ; restait peut-être à repenser les grandes articulations de l'ensemble, qui aurait gagné à adopter une progression moins scolaire, recentrée autour de l'œuvre des deux cinéastes en question. **– Pierre Barrette**



THE BRAKHAGE LECTURES. MÉLIÈS, GRIFFITH, DREYER, EISENSTEIN

de Stan Brakhage, traduit de l'américain par Kévin Cappelli, Capricci, 2009, 140 pages

Voici un livre qui ne ressemble à aucun autre. Voici un texte d'une beauté aussi éclatante qu'inattendue. Voici Stan Brakhage là où on ne l'attendait pas, c'est-à-dire dans la peau d'un écrivain, d'un essayiste de haut vol, dans le rôle d'un maître de piste virtuose qui fait se déployer devant nous le grand spectacle de quatre vies élevées à leur pleine dimension mythique. Voici Georges Méliès, David Wark Griffith, Carl Theodor Dreyer et Sergueï Eisenstein racontés avec une verve brillante et désarmante, personnages à la fois fictifs et si réels, personnages magnifiés par la poésie sensible d'un auteur et cinéphile d'exception.

Icône suprême du cinéma expérimental américain, le prolifique Brakhage a rédigé les quatre textes qui composent ce livre à l'occasion de conférences prononcées à l'Art Institute of Chicago en 1970 et en 1971. Leur publication en français constitue une surprise : le Centre Georges-Pompidou a bien édité *Métaphores et vision (Metaphor on Vision)*, texte fondateur de l'*underground* américain, en 1998, Paris Expérimental a de son côté lancé la brochure bilingue *Manuel pour prendre et donner les films*, en 2003, mais l'édition des écrits du cinéaste ne semble pas relever d'un projet global et chaque nouveau texte paraît surgir de nulle part. C'est donc à Emmanuel Burdeau, qui fait un travail remarquable de directeur de collection chez Capricci – rappelons les récents ouvrages signés Luc Moullet –, qu'on doit la publication française de *The Brakhage Lectures*. On l'en remercie tant le cadeau est sublime.

Car ces « lectures », qui sont des biographies « réimaginées » de quatre monuments de l'institution cinématographiques, sont des textes denses, d'une vivacité étonnante, qui posent sur chaque cinéaste un regard unique et toujours surprenant, dont l'évidence finit toutefois par s'imposer tant Brakhage manipule la matière qu'est la langue à la fois avec liberté et maîtrise (ici, un bon mot pour la traduction de Kévin Cappelli qui a su donner au texte une musicalité très française, c'est-à-dire qu'on ne sent jamais la traduction). Belle idée de raconter Dreyer en établissant un parallèle avec *La reine des neiges* d'Andersen, vision lumineuse que celle d'un Griffith construisant son œuvre sur sa propre sauvagerie jetée à la face de l'Amérique… Brakhage puise dans la psychanalyse la matière de ses contes où la vie des grands hommes est sans cesse traversée par les résurgences de l'enfance. **– Marcel Jean**